



SEMINARIO DE INVESTIGACIÓN DE
GÉNERO Y ESTUDIOS CULTURALES

Hypersexualisation discursive et vaginalisation du discours chez Isabel Franc

**Discursive *hypersexualisation* and *vaginalisation* of Isabel Franc's
speech**

Caroline Lepage

Université de Poitiers

caroline.lepage@univ-poitiers.fr

Date de réception :
07/07/2014

Date d'évaluation :
05/09/2014

Date d'acceptation :
09/09/2014

Abstract:

Does gender affects writing? Asking this irritates many authors, readers and critics: they are convinced that writing has nothing to do with sex and gender. Still, this question inhabits the core of Isabel Franc (*aka* Lola Van Guardia)'s work, since her first novel, *Entre todas las mujeres* (1992), to her last one, *Elogio del happy end* (2012). To Franc, the text, its forms and contents must be, transcribe and brandish femininity in a statement of radical identity and political activism —that is lesbianism, as it happens, in many sorts of more or less experimental versions according to the use of narrative and discursive plans (above all, by using a very special kind of intertextuality). It aims to change the point of view and put reality upside down by making both characters and grammar feminine, and even lesbian, to force new ways of looking at established order. First, this paper defines the theoretical and ideological basis Franc erects her work on, then the outlines of her work (where she builds her authorself). It studies the different phases of this process, following its constructing and deconstructing by picking up and taking back intellectual, spiritual and cultural ideals of Spain in the second part of the twentieth century. A systematic analysis of Franc's novels allows to fully understand their transgressive impact as well as their limits: their revolutionary extent is ultimately rather small, because past the "sole" lesbian thematic, they don't cover nor question other factors of the creation/sedimentation of one's identity and simplify things so much that they can't be fully free of the classic system of domination.

Keywords: Isabel Franc; Spain; gender; lesbianism; intertextuality; vagina; identity.

Resumen:

¿Cuál es la incidencia del género en la escritura? Si la pregunta les disgusta a muchos autores, lectores y críticos, para quienes la escritura debe considerarse en sí misma, constituye el meollo de la obra de la española Isabel Franc, desde su primera novela, *Entre todas las mujeres*, 1992, hasta la última, *Elogio del happy end*, 2013. Para ella, las formas y los contenidos del texto han de ser, transcribir y mostrar la feminidad en una postura totalmente identitaria y radicalmente militante, en este caso el lesbianismo, con distintas versiones experimentales en el despliegue de nuevos dispositivos narrativos y discursivos (principalmente mediante una práctica muy particular de los juegos intertextuales). El objetivo es desestabilizar las habituales coordenadas del punto de observación/y de enunciación para poner la realidad al revés, completamente feminizada (incluso en el uso generalizado del femenino genérico) y, más precisamente aún, lesbianizada, e imponer así otras miradas sobre el orden establecido. Tras haber establecido las bases ideológicas y «teóricas» en las que se asienta Franc y los contornos de su proyecto literario, este artículo se interesa por las diferentes fases de su recorrido, sigue todo un proceso de deconstrucciones y construcciones en la recuperación y reapropiación de modelos intelectuales, espirituales y culturales, entre muchos otros, de la España de la segunda mitad del siglo XX... El resultado de este estudio sistemático de la obra novelesca completa de la autora permite medir su verdadero alcance transgresivo, y también sus límites –su dimensión revolucionaria es, al fin y al cabo, y a pesar de todo, bastante reducida en la medida en que más allá de la «estricta» temática lésbica no abarca ni cuestiona los demás parámetros de la formación/sedimentación identitaria; con, sobre todo, una esquematización que no sabe ir mucho más allá del clásico sistema de dominaciones.

Palabras clave: Isabel Franc; España; género; lesbianismo; intertextualidad; vagina; identidad.

Résumé :

L'écriture a-t-elle un sexe ? Le genre a-t-il une incidence sur l'écriture ? Si ces deux questions irritent nombre d'auteurs, de lecteurs et de critiques, pour qui l'écriture doit être envisagée en soi, par-delà sexe et genre, elle est au cœur de l'œuvre de l'Espagnole Isabel Franc, alias Lola Van Guardia, depuis son premier roman, *Entre todas las mujeres*, 1992, jusqu'au dernier, *Elogio del happy end*, 2013. Pour elle, le texte, ses formes et ses contenus doivent être, transcrire et brandir la féminité dans une posture foncièrement identitaire et radicalement militante, en l'occurrence, le lesbianisme, avec quantité de versions plus ou moins expérimentales dans le déploiement des dispositifs narratifs et discursifs (principalement par le biais d'une pratique bien particulière des jeux intertextuels). L'objectif étant de bousculer les coordonnées du point d'observation afin de mettre la réalité à l'envers, entièrement féminisée (y compris dans l'usage du féminin générique) et, plus précisément encore,

lesbianisée, pour contraindre de nouveaux regards sur l'ordre établi. Après avoir établi les bases idéologiques et « théoriques » sur lesquelles Franc s'appuie et les contours de son projet d'écriture, à travers lequel elle bâti un vrai « moi » auteur, cet article s'intéresse aux différentes phrases de son parcours, et suit ainsi tout un processus de déconstructions et constructions dans la récupération et le réinvestissement des modèles intellectuels, spirituels et culturels, entre quantité d'autres, de l'Espagne de la deuxième XXe siècle... Le résultat d'une étude systématique de l'œuvre complète de cet auteur permet d'en mesurer la portée transgressive, mais, dans le même temps, d'en montrer les limites – la dimension révolutionnaire du propos étant en fin de compte assez limitée en ce qu'elle n'engage guère les autres paramètres du façonnement identitaire, avec, surtout, une schématisation qui ne sort guère l'individu du système classique des dominations.

Mots clés : Isabel Franc; Espagne; genre; lesbianisme; intertextualité; vagin; identité.

0. Introduction

La formule, le slogan, la devise – on ne sait trop quel terme choisir ici –, «Mi vagina clama una venganza», que l'on traduira par « mon vagin crie vengeance », évoque évidemment les fameux *Monologues du vagin* (Enslér, 1999) d'Eve Enslér (née en 1953), parus en 1998... Et nous fait aussitôt mesurer la distance abyssale qu'il y a entre la position de l'Américaine, et la posture de l'Espagnole, Diana J. Torres (née en 1981).

Pour Enslér, il s'agissait, par le biais de conversations en tête à tête sous forme de confessions intimes avec quelque deux cents interlocutrices, d'un double objectif.

Premièrement, inviter les femmes à une redécouverte et à une réconciliation de / avec leur propre corps, par / grâce à la découverte, à l'observation et, également aussi – n'est-ce pas l'aspect le plus étonnant, peut-être d'ailleurs involontaire, de la démarche ? – à la contemplation du corps d'autres femmes, médiatisé par le discours, rapporté de surcroît, et cependant déjà « dangereusement » incarné dans le jeu de scène de la dramaturge, puis de quantité de comédiennes (puisque ces textes avaient vocation à être lus en public – et ils l'ont d'ailleurs amplement été et continuent de l'être) ; les femmes se voyant en quelque sorte séduites par les charmes de discours féminins sur les corps féminins et non plus terrifiées par le lourd et encombrant héritage de ces images, de ces représentations et de ces messages par lesquels elles ont sempiternellement été dites et dictées à elles-mêmes – des images, des représentations et des messages à la fois piliers d'une construction religieuse, sociale et politique destinée à rendre le vagin hautement inquiétant, tabou à proprement parler, et écrans de brouillage destinés à opacifier et éloigner dans un insondable inconnu perdu dans l'infini ce qui n'était finalement, bien plus simplement, qu'à portée de main et d'imagination.

Deuxièmement, plus largement, d'inciter à une sorte de catharsis collective de la société patriarcale hétéronormée en quelque sorte rassurée et guérie de la peur du sexe des femmes (suivant la théorie stoïcienne que la chose n'est pas effrayante en soi et que donc, il faut savoir dépasser l'idée qu'on s'en fait ou qu'on nous a imposée de nous en faire), par-là de la sexualité des femmes... et par extension des femmes tout court.

Si l'on décompose et explicite le vers de Diana J. Torres, «Mi vagina clama una venganza» (extrait de *Pornoterrorismo* – Torres, 2011 –, revendiqué par son auteure comme un «ensayo político autobiográfico» – clairement influencé par les théories *queer*, notamment de la philosophie de Beatriz Preciado, dont on mentionnera ici le *Manifiesto contrasexual* – Preciado, 2002 – et *Pornotopia* – Preciado, 2010), on lit premièrement la revendication radicale de l'individualisation, en référence au recours à un possessif à la première personne du singulier («Mi») et non plus au collectif, générique et en l'occurrence à peu près strictement génétique, donc finalement neutre et inoffensif, «The» anglais (pour *The Vagina Monologues*)... Le « je » prenant en somme le pas sur le « nous » femmes (si, cela a été suffisamment martelé, la femme n'existe pas, le vagin existe-t-il ? L'impératif d'envisager le féminin au pluriel, de parler non pas de « la femme », mais « des femmes », comme autant de versions du féminin, ne s'applique-t-il pas également aux vagins, à envisager également comme autant de versions du féminin ?).

On lit deuxièmement la volonté d'un accès bien particulier à la parole puisque le choix du verbe «clamar» / « crier » exclut d'emblée les messes basses et l'entre-soi discret, sort en quelque sorte brutalement les mots de l'intimité, du secret de l'anonymat et de l'unilatéralité prudente qu'implique le « monologue », et, les ayant d'autorité logés sur la place publique, sans solution intermédiaire, sans espace transitoire, brandit sans ambages la violence verbale, subie et infligée, à la fois la douleur, la harangue, et l'agression.

On lit, troisièmement, à travers le substantif « vengeance », le postulat de la clôture du temps de la négociation, de la conciliation modeste et jusqu'à un certain point auto-contemplative, et il ouvre clairement celui du conflit, de la guerre sans pitié et sans règles... puisque dans la vengeance tous les coups sont permis, en particulier lorsque c'est «una» / « une » vengeance dont il est question, l'adjectif numéral cardinal montrant que celle-ci est non seulement soulignée, mais placée dans l'action... brandie en authentique promesse.

Toute la question est à présent de déterminer de quel côté, et dans quelles proportions, se situe une auteure, et plus encore un personnage public en vue, comme Isabel Franc, alias Lola Van Guardia, formée dans les ateliers d'écriture de Cristina Peri Rossi et à qui il n'est pas excessif d'attribuer le titre de diva des lettres lesbiennes espagnoles, quoi qu'il en soit de pionnière autant que de figure tutélaire dans / pour le domaine (n'est-ce pas l'une des / si ce n'est la première à avancer totalement sans masque et pudiques autant que prudents contournements, par échafaudages et autres fioritures littéraires interposés pour dire

l'homosexualité féminine dans une réelle crudité ?) et, plus largement, de fervente militante pour les combats féministes en Espagne depuis la fin de la dictature... C'est à ce titre qu'on s'intéresse ici à elle, précisément parce qu'elle est brandie comme exemple, principalement parmi les lesbiennes, pour essayer de la situer dans cette sorte de cartographie de l'expression littéraire et politique féminine et féministe, où Enslér et Torres nous donnent de solides et emblématiques points de repère.

Même si cela relève un peu de la boutade, on pourra, en guise d'entrée en matière, se demander à quel degré il faut lire l'anecdote relative à la question du genre d'Azafrán, le chat de Clara et Ana, un des couples de lesbiennes de *Plumas de doble filo* :

[...] el gato pelirrojo y atigrado, de cuyo nombre sus dueñas se sentían más que orgullosas. No así de su género, fruto de un imperdonable error. Lo habían adoptado siendo aún gato de biberón y con la firme convicción de que era una hembra. Eso, al menos, les había asegurado el alma caritativa que se lo encontró tirado en una acequia. 'Es gata –había insistido con el fin de enchufárselo–, ésta es gata'. Y ellas no se percataron del embuste, dada la ridiculez del instrumento. Un mes más tarde, cuando descubrieron la protuberancia bajo su cola, aquella bolita dorada que se revolcaba en la alfombra y daba saltos como una pelota de ping-pong en persecución de cualquier objeto móvil ya las había encandilado. Tras largas deliberaciones y habiendo estado en tris de devolverlo a su lugar de origen, decidieron adoptarlo. Lo llevaron a la veterinaria, lo castraron y sustituyeron el oloroso nombre de Manzanilla por el de Azafran...

(Franc, 1999: 12-13)

1. Un discours systématiquement et vigoureusement vaginalisé

Deux éléments majeurs retiennent d'abord l'attention à la lecture de l'œuvre d'Isabel Franc (à ce jour, un ensemble formé de 7 romans, d'un recueil de nouvelles, d'un scénario de BD et de roman graphique – hors collaborations ponctuelles dans des ouvrages collectifs), représentant sans doute aussi ce qui a constitué sa très grande originalité, lorsque son premier roman, *Entre todas las mujeres*, paraît en 1992, dans la collection érotique des éditions Tusquets, et qu'il est sélectionné parmi les finalistes du prix «La Sonrisa vertical».

D'abord, l'omniprésence / l'omnipotence du vagin (entendu au sens de l'ensemble du sexe féminin, interne et externe), littéralement dans tous ses états de désir, de plaisir et de jouissance, dits avec l'extension et la délectation permises par l'érudition littéraire, à travers les voix et codes du roman sentimental (par exemple dans *Con pedigree*), érotique¹ et

¹ Par exemple dans la relation sensuelle entre Laura Mayo et Evarista Reyes dans *Plumas de doble filo*: «[...] su piel electrizada de deseo desde los hombros hasta la cintura, recorrerla despacio para aumentar el hechizo y al detenerse en el vientre, notar Caroline Lepage

pornographique, par exemple, dans la relation entre Bernadette Soubirous et la Vierge Marie, dans la célèbre grotte de Massabielle, avec des scènes extrêmement explicites de relations sexuelles. On le voit, le vagin francien est objet de toutes les obsessions pour un personnel du roman exclusivement féminin, puisqu'il s'agit d'un sexe exclusivement lesbien, offert et possédé par des lesbiennes ; de toutes les obsessions exceptée celle, notable, de la reproduction, puisqu'il ne conduit jamais à l'utérus – la question de la maternité n'est envisagée qu'une seule fois, et dans le cadre de l'adoption, à travers le couple de Clara et Ana dans *Plumas de doble filo* ; ce qui, dans l'héritage du féminisme des années 1960 et 1970, représente de manière très claire l'aboutissement politique et individuel de la libération définitive de l'injonction à la sexualité reproductive et à l'accomplissement du destin féminin dans la maternité.

Ensuite, l'omniprésence de la question sexuelle, structure, soutient et légitime une pensée, plus qu'une théorie, autant qu'une parole, sociale et politique, dans la mesure où, à partir de ses positionnements sur le sujet des identités, des luttes et des pratiques sexuelles lesbiennes, Franc bâtit un militantisme citoyen, dont le mot d'ordre est la tolérance. Comme le prouve la « démonstration » menée dans le premier volet de la tétralogie barcelonaise de Lola Van Guardia, *Con pedigree*, où, sur le mode de l'humour, elle dénonce assez sévèrement les travers et dérives d'une frange radicale des associations de défense des homosexuelles qui, sous couvert de « pureté sexuelle », ainsi qu'elles évaluent la virginité de rapports hétérosexuels, réinvestissent, récupèrent à leur compte et donc reconduisent les notions de « pureté de sang » à travers l'image du pedigree et de supériorité de « caste », élevant des barrières et des intolérances au sein même de la communauté lesbienne (quand il faut montrer patte blanche, en l'occurrence exhiber une sorte de visa de bonne *lesbianité*, à l'entrée des lieux de rencontres pour femmes), qui reproduisent vite celles de ce monde hétérosexuel qui les exclut, et en marge duquel elles s'associaient et se réunissaient afin de trouver les moyens de se défendre et de négocier leur propre place...

Pour comprendre cette *vaginalisation*, bien plus que féminisation, de la parole littéraire et de la pensée sociale et politique d'Isabel Franc / Lola Van Guardia, il faut rappeler les raisons qui l'ont poussée à écrire. Elles ne diffèrent guère, on s'en doute, de la plupart des auteures homosexuelles en général :

En mi caso es una cuestión de supervivencia. Se juntan varios frentes que te llevan a la escritura. Por una parte, esa necesidad [...] de crear mundos de ficción para poder soportar realidades poco satisfactorias, incluso trágicas. Por otra parte, en mi

cómo el magma hervía en su interior. Y entonces, el deseo irresistible de introducirse en ella. Recordó el tacto de su vulva húmeda y el resbaladizo pasillo que se abría para dejarla entrar; sus dedos explorando las paredes del punto G; sus manos entrelazándose como tentáculos; sus cuerpos desnudos confundándose en un baños de sudor y de pasión que, superando todas las fronteras, se dejaban arrastrar hasta los confines del éxtasis.» (Franc, 1999: 84).

historia hay un robo de las palabras. Soy de una época en la que no se podía hablar y de una familia en la que no se hablaba. Ha habido siempre una búsqueda de poner nombre a las cosas, de decirlas...

(Bigorra, 2004)

En dehors de son ultra-visibilité dans les supports pornographiques destinés aux hommes hétérosexuels, la sexualité des lesbiennes n'étant pas considérée comme une sexualité à part entière, et réduite à une question invisible ou, au mieux négligeable, il s'agissait en somme, dans une démarche à la fois compensatoire et transgressive, de faire du sexe lesbien et de la sexualité lesbienne la pierre angulaire de l'affirmation de l'existence concrète des lesbiennes, *via* de très nombreuses scènes sexuelles, qui n'est pas exempte d'auto-satisfaction, c'est-à-dire sur le territoire où, supposément, elles étaient à peu près niées, effacées. N'est-ce pas exactement dans le but d'appuyer le propos que c'est justement Tea de Santos, celle qui ne cessait de revendiquer son identité d'«hetero y muy hetero» (l'expression devient un leitmotiv humoristique au fil de l'histoire), qui sera présentée comme la plus esclave de ses sens, la plus transportée dans ses ébats lesbiens («No te pares Mati que me quedo catatónica» – Franc, 1999: 108 – , s'écrit-elle, proche de l'orgasme), et la plus explicitement « pénétrée » par une femme : «Mati tenía cuatro dedos de su mano derecha introducida en la vagina de Tea y el pulgar se había internado sin dificultad, casi invitado por la dilatación, en el orificio trasero.» – *Ibidem* – Incarnant la sexualité hétérosexuelle par excellence, c'est depuis son point de vue, plus exactement depuis la lecture de son corps, des extases de son corps, qu'est découverte et mise à nue la sexualité lesbienne. L'objectif étant, dans un processus vengeur qui conduit à la victoire par le dépouillement du mythe des icônes féminines hétérosexuelles, eu égard au fait qu'il s'agit d'un personnage public de premier plan, de sortir la sexualité féminine, plus encore qu'entre lesbiennes, de l'éthéré et de l'esthétique éculée de représentations « étrangères » et « étrangéïantes », pour une intimité rendue muette dans le réseau des fantasmes de tiers, afin que les réalités des lesbiennes soient envisagées depuis l'extrémité de la crudité sexuelle – un point c'est tout. Finalement, une insistance sur la condition simple d'êtres désirants et sexualisés au même titre que toute autre personne, qui permettrait leur réintégration et leur légitimation dans le champ social et politique en tant qu'individu distinct et en tant que groupe, également dans sa dimension historique et culturelle.

2. Isabel Franc et Lola Van Guardia : les deux voix du vagin

Intéressante bicéphalité (schizophrénie ?) auctoriale que celle d'Isabel Franc, qui écrit tantôt sous son vrai nom, tantôt sous son pseudonyme, Lola Van Guardia... le choix de l'une ou l'autre plume n'est pas le fruit du hasard ni anodin, en particulier pour comprendre les ressorts et implications des continuités et discontinuités de son œuvre ; il permet de mesurer les intéressantes complexités qu'elle présente en tant

qu'ensemble, et sur lesquelles elle joue, dans une vraie cohérence qui donne une grande partie de son sens à ce qu'elle écrit et au rôle qu'elle endosse pour la visibilité des lesbiennes dans la société espagnole. Si l'on en croit les réponses de l'auteure quand la question lui est posée, l'entité Lola Van Guardia serait née plus ou moins contre son gré, à partir d'une décision de ses éditrices, de la maison Egales. Par ce biais, elles auraient tenté de monter une sorte de « coup » éditorial en créant le mystère autour de la véritable identité de celle qui était présentée à l'époque comme une auteure reconnue désireuse de préserver une carrière « sérieuse ». Quand on se souvient que *Con pedigree* porte le sous-titre de «culebrón lésbico por entregas», on comprend sans peine l'effet marketing attendu. Ce qui aurait d'ailleurs fonctionné, puisque les noms les plus divers – y compris des noms d'hommes – ont été avancés... En définitive, qu'Isabel Franc ait ou non subi cette dissociation de son « je » écrivain, elle s'est à l'évidence laissée amuser par l'opportunité que cela représentait pour elle. La Barcelonaise y a trouvé le terrain propice et fertile où ancrer ses différents projets littéraires et, conjointement, l'opportunité de construire et façonner son « moi », en l'occurrence ses « moi » d'auteure. Car, après tout, c'est elle-même qui a baptisé Lola Van Guardia (d'où vient ce nom, Lola Van Guardia ? «Estaba un domingo por la mañana con una amiga de la Catalunya Sur. Allí utilizan el «lo» como artículo. Me dijo: Vaig a comprar «lo País», y yo que siempre le estoy dando vueltas al lenguaje repliqué: tendrías que decir lo «El País», o lo La Vanguardia. De ahí Lola Vanguardia y después Lola Van Guardia que es más glamoroso.» – Leslibros.com), qui a créé les contours de son « identité », l'affublant d'une biographie² et d'une personnalité exubérante et frondeuse, au comportement de starlette : «A LVG se le subió el éxito a la cabeza y no hace más que recordármelo, pero se lo tolero bien.» (entretien avec Leslibros.com). En résumé, elle l'a dotée d'une forme d'existence singulière, et l'autofiction par instance auctoriale interposée devient *performance*, «Quizás LVG es un personaje de Isabel Franc» (*Ibidem*) et se mue en fiction autobiographique pour les deux parties du binôme, puisque «Cada una es una parte de mí» (*Ibidem*) et «Nos soportamos mutuamente.» (*Ibidem*) ; une telle fiction autobiographique lui offre le luxe de s'y mirer, d'y évoluer avec plaisir et une certaine complaisance, elle aussi compensatoire... (on aura en effet bien du mal à faire dire quoi que ce soit de concret à Isabel Franc sur son enfance et son adolescence – à l'évidence un sujet tabou pour elle). Et c'est par conséquent de ces deux entités, liées par de curieux liens de gémellité plus ou moins conflictuels, surtout autour de la question de succès rencontré par l'une ou l'autre, que naîtra d'un côté, dans *Entre todas las mujeres* et *Las razones de Jo* en particulier, la voix du vagin portée par

² On la trouvera, inventée de toutes pièces sur le rabat de la première couverture : «Nacido a mediados de los años 50, Lola Van Guardia destacó a muy temprana edad por su dominio de la pluma. Durante el periodo escolar, recibió innumerables amonestaciones debido al tono erótico de sus redacciones y ya en el instituto fue expulsado por escribir relatos pornográficos, admitiendo los mismos que le impusieron el castigo, la brillantez de su estilo.»

Isabel Franc (qu'elle décrit ainsi : «es un poco más seria, más comedida y menos engreída que LVG» – *Ibidem*) et de l'autre côté, dans le feuilleton lesbien tétralogique, la voix du vagin rendue par Lola Van Guardia. Ces deux voix disent assez différemment le vagin et, surtout, opèrent de manière distincte son instrumentalisation dans le cadre de la réflexion qui nous occupe ici, à savoir celui de la vengeance réclamée par le / mon / notre vagin.

Lo otro es la cuestión de registros, que mucha gente me comenta. Ha quedado así. Yo escribo diferente cuando tengo un registro Franc y un registro Van Guardia. Entonces Lola Van Guardia es el humor en estado puro, el gag, cuánto más exagerado es, más funciona. Mientras Isabel Franc intenta ser más seria, más académica, más escritora, y claro, no tiene tanto éxito. Esta es la rabia que me da. Yo en realidad, es cierto que trabajo mucho más las novelas de registro Franc que las novelas de Van Guardia. Y gustan más las otras, así que al final no sé quién matará a quién.

(I. McCoy & M. Pierce, 2007)

3. Le vagin « intellectuel » et sérieux d'Isabel Franc

Si Isabel Franc est plus sérieuse et plus académique, pour reprendre ses termes, c'est aussi parce qu'elle est davantage en colère, cherchant indéniablement à « régler des comptes », dans des projets littéraires pensés et échafaudés sous la forme de vengeance très ciblées et que l'on sent remâchées de longue date – c'en est même à proprement parler la raison d'être. La grande différence avec Lola Van Guardia, qui tient davantage du sympathique étendard communautaire, porte il est vrai sur la dimension autobiographique, donc personnelle, et en l'occurrence même foncièrement intime de l'offense, de l'injure, de l'injustice et du tort subi... car il y a une tension viscérale, frissonnante de rage désespérée, dans cette plume qui cherche d'abord à panser les blessures de son imaginaire, avec son cortège de si précieuses scènes primitives. Même si c'est secondaire, il y a certainement beaucoup d'Isabel Franc dans l'autoportrait de la protagoniste de *Entre todas las mujeres* racontant la souffrance d'une enfance et d'une adolescence dans la forêt inextricable d'attirances inavouables :

Entraba en mi adolescencia y me sentía presa de un irresistible amor a las mujeres. A menudo acudía a librerías de viejo buscando manuales de sexualidad – que entonces eran difíciles de encontrar y siempre reaccionarios– para saber y entender qué era lo que me pasaba y por qué debía ocultarlo. Pronto me enteré, ya que ese apartado, el que más me interesaba aparecía siempre en el capítulo de desviaciones, aberraciones sexuales o anormalidad. Estaba sola, me daba miedo iniciar amistades y me sentía sola.

(Franc, 1992: 22)

Partant d'une définition basique, en l'occurrence celle du CRNTL, du terme *vengeance*, on voit qu'il s'agit d'une « Action par laquelle une personne offensée, outragée ou lésée, inflige en retour et par ressentiment un mal à l'offenseur afin de le punir ; résultat de cette action. », on se posera des questions tout aussi basiques sur les trois œuvres que nous considérons ici, à savoir *Entre todas las mujeres*, *Las razones de Jo* et *Cuentos y fábulas de Lola Van Guardia* – avec, et cela ne manque pas d'intérêt pour analyser la trajectoire d'Isabel Franc, un bouleversement de la chronologie, car si *Entre todas las mujeres* est le premier roman de l'auteure, *Las razones de Jo* et plus anecdotiquement *Cuentos y fábulas de Lola Van Guardia* seront venues quatorze et seize ans plus tard, après l'époque (cela est-il à envisager comme une parenthèse dans sa trajectoire littéraire ?) Lola Van Guardia.

3.1. *Entre todas las mujeres*

À propos de *Entre todas las mujeres*, Isabel Franc a expliqué : « ¿Qué estaba haciendo yo en esta primera novela? Estaba denunciando mi infancia franquista, marcada por una religión absolutamente castradora, culpabilizadora, etc. Y salió así. » (Christina I. McCoy & Joseph M. Pierce).

L'action vengeresse de / dans ce livre renvoyant par conséquent à la dénonciation *a posteriori* d'une petite fille et d'une adolescente « offensées, outragées ou lésées » par le catholicisme, pilier du franquisme dans lequel elle est née et a été élevée (on rappelle que l'auteure est née en 1955). Quel mal, quelle punition lui inflige-t-elle, devenue adulte, en retour, en guise de « légitime » compensation ?

Pour qu'une vengeance atteigne son but, il faut évidemment qu'elle s'applique à / sur ce que l'auteur du méfait a de plus cher, de plus précieux... et s'appesantisse sur ce qui représentera pour lui le plus important préjudice. Or quoi de plus cher et de plus précieux pour l'Église catholique que sa charmante et vaste théorie de saintes, parfaites et modéliques dans leur pureté et innocence originelles ou, dans le cas des brebis égarées, salutairement retrouvées et reconquises après un plus ou moins long et douloureux processus de réformation morale, comme autant de duplications recherchées et travaillées de leur modèle à toutes, à savoir la Vierge Marie ? Une filiation par-delà l'engendrement fondée sur l'enfermement à la marge du monde et, surtout, sur la privation du vagin en tant que lieu à soi, source de plaisirs et de jouissances... y compris, d'abord, par le biais de la légende de l'Immaculée Conception. Et quoi de plus préjudiciable pour l'institution ecclésiastique que de faire choir ses héroïnes de leurs piédestaux d'icônes de la plus splendide et noble virginité pour le peuple des femmes chrétiennes castrées par les prêcheurs, en tous lieux et en tout temps ? Car tandis que Bernadette Soubirous niera avoir été témoin de miracles, son « histoire » est « récupérée » et écrite comme on souhaite la raconter et l'entendre, c'est-à-dire faite de miracles, dans toutes ses versions possibles, unanimement

pour exalter sa pureté et son innocence féminines, supposément archétypales – rien que pour les écrivains, on pourra mentionner Zola (*Lourdes*), Joris-Karl Huysmans (*Les Foules de Lourdes*), François Mauriac (*Les Pèlerins de Lourdes*) ou encore Paul Claudel (« Sainte Bernadette » et « Litanies de Bernadette »)...

Le choix d'Isabel Franc quand elle cimente les fondations de son *Entre todas las mujeres* est en somme proportionnel à son immense besoin de vengeance puisqu'elle se place dans une triple hérésie : hérésie vis-à-vis du verrouillage spirituel et moral de l'Espagne franquiste par des légions de directeurs de conscience formés par l'Opus Dei (à travers le premier des deux récits enchâssés que comprend le roman et qui le structure : «Una mujer de mediana edad, que vive en un mundo familiar y social sofocado por normas y convenciones estrictas, comprueba que ya no puede ocultarse a sí misma su "diferencia" de las demás mujeres heterosexuales³»); hérésie vis-à-vis du dogme catholique de la sainteté féminine quand elle loge le deuxième de ses récits dans les interstices des dix-huit apparitions de la Vierge à la jeune Bernadette Soubirous, alors âgée de quatorze ans seulement, dans la fameuse grotte de Massabielle entre le 11 février et le 16 juillet 1858, prenant violemment à rebours l'une des plus belles et plus « rentables » fictions de saintes grâce à la description du lien ayant uni la Vierge et la future sainte comme amourement homosexuel et sexuellement lesbien ; et finalement hérésie sans doute la plus grave, celle vis-à-vis de la « mystique » masculine de la virginité féminine... par-delà le strict champ du religieux et du spirituel.

Si la croisade justicière menée par Isabel Franc est claire, l'instrument choisi est brandi dès le titre – ce *Entre todas las mujeres* reprenant évidemment le début de la prière à la Vierge, avec l'omission volontaire du début, notamment la bénédiction – et dès la citation placée en exergue, extraite de «Las Moradas» de Santa Teresa de Jesús : «¡Oh hermanas! ¿Cómo os podrá yo decir la riqueza y tesoros y de deleites que hay en las quintas Moradas». Où il faut comprendre que le roman d'Isabel Franc ne sera pas pure invention délirante, glose « surréaliste » ou fantastique à la marge des faits et de leur relation dans les textes de référence, mais, évidemment bien plus transgressif, réinterprétation des faits eux-mêmes *via* la relecture des textes saints, des textes destinés à l'enseignement spirituel et des textes « historiques », littéraires, etc. *Entre las mujeres* est en effet le fruit de laborieuses recherches d'archives. Le but est de repérer les brèches d'une autre manière de décrypter les événements, en l'occurrence, évidemment, sous l'angle du lesbianisme. Où il faut également comprendre, à travers les « richesses », les « trésors » et les « délices » auxquels elle pense, elle, quand elle se range, en un acte subversif majeur, sous le haut patronage de Thérèse d'Avila, et qui vont bien au-delà du spirituel, qu'il y aura ce que l'on a jusque-là appelé *hypersexualité* discursive et *vaginalisation* du discours. Le prisme de la lecture francienne de la « relation » de la Vierge Marie et

³ Présentation de l'éditeur.

de Bernadette Soubirous sera crûment celui de la lesbopornographie, autant dire évidemment la perceptive et la forme les plus à même de choquer. Plus encore que sensuelles, les rencontres de la Vierge et de Bernadette déclinent en quelque sorte le Kâma-Sûtra lesbien dans une extrême crudité, avec pénétrations digitales, avec cunnilingus, avec cierge utilisé comme godemiché pour se masturber⁴), etc., un ensemble de pratiques présentées comme éléments de transcendance, partie du rituel d'une cérémonie à travers laquelle la Vierge délivre ses enseignements d'amour universel à Bernadette Soubirous.

Avec le facteur aggravant que non contente de présenter cette hypothèse comme la plus logique, et même comme la plus « naturelle » à y regarder de près et dégagée des filtres « partisans » et « aveuglants » de la morale chrétienne, elle la fait formuler par la narratrice de son récit-cadre, cette contre-modélique femme qui, tout aussi prisonnière des carcans familiaux et sociaux de l'Espagne franquiste que de son homosexualité, n'aura aucun mal à prendre au pied de la lettre le conseil que lui donne son confesseur, à savoir la sublimation de ses désirs « contrenaturels » dans l'amour de la Vierge (dans ses fantasmes elle prend alors la place de Bernadette Soubirous et aime littéralement, comprendre très crument, Marie), puisqu'elle y verra une simple continuité des enseignements reçus lors du catéchisme de son enfance, au cours de séances où on la lui avait présentée comme la femme à aimer « entre toutes les femmes »... Car petite fille déjà, elle recevait «con gran algarabía» les fabuleux cadeaux «del tío Andrés », toutes sortes d'objets et de représentation à l'effigie de la Vierge, dont elle faisait à sa manière des objets de culte :

Una de esas estatuillas presidía mi mesilla de noche.
[...] En la oscuridad de mi habitación, cuando sólo se oía el trajinar de las vecinas fregando los platos de la cena y apenas un hilo de luz rozaba mi ventana, su fosforescencia resplandecía. Un cosquilleo, hasta entonces desconocido, me invadía y mi mano, guiada por una extraña fuerza, bajaba hasta los confines de un pubis aún tierno y despoblado y lo acariciaba con fruición. Noche tras noche se repetía esa ceremonia, de tal forma que sólo ver el resplandor de mi pequeña estatuilla ya mis bragas se mojaban, me hervía la sangre y mi mano se desplazaba. En pocos minutos, conseguía aquella sacudida milagrosa que alborotaba todo mi cuerpo.

(Franc, 1992: p. 14-15)

⁴ «Ya en situación, coloqué el cirio entre mis piernas, me subí con disimulo los faldones y el mandil, separé el calzón y lo introduje en el húmedo agujero que se abría bajo mis bragas. Acomodé de nuevo las nalgas para que reposaran sobre los talones y mantuve el cirio agarrado con las manos como si fuera la rienda de un caballo. Así podía desplazarlo arriba y abajo, deslizándolo con suavidad por la gelatina que brotaba a raudales de mi tierna oquedad. Y empecé a cabalgar con lentitud, casi sin moverme.», (*Entre todas las mujeres, op.cit.*, p. 85.)

Avec cette conclusion :

He aquí la primera señal. ¿Es casual acaso que la Virgen de Lourdes presidiera mis primeras masturbaciones? Ella me acompañó en el descubrimiento del placer y de mi cuerpo durante años. Cuando la cama se agitaba, allí estaba su luz resplandeciente, su mirada.

(*Ibidem*, p. 15)

Et avec cette question qui fera la matrice du deuxième récit, à savoir les « enseignements » de la Vierge Marie à Bernadette Soubirous : «¿Quién guiaba mi mano?» (*Ibidem*, p. 15).

La réponse étant en effet apportée par les chapitres dits par une Bernadette narratrice intradiégétique, hissée au rang d'apôtre de la religion de l'amour lesbien...

La vengeance d'Isabel Franc est donc d'autant plus subtile que loin de seulement chercher à heurter en désacralisant pour souiller, elle sublime et resacralise précisément en incarnant et en *hypersexualisant*. Le miracle dans toute son étendue et sa plus pure signification n'étant pas nié – ce serait en quelque sorte trop facile –, mais récupéré et dérobé. C'est par le lesbianisme, par le vagin *hypersexualisé* dans l'amour lesbien, que l'un des enseignements chrétiens a été livré / délivré aux hommes.

Car pour comprendre et expliquer toute l'étendue de ce que signifie cette vengeance, il faut revenir sur ses trois adjectifs – « offensée », « outragée » et « lésée », qui supposent que non seulement les brebis égarées, dont celles qui encore enfants se découvraient homosexuelles, ont été blessées dans leurs corps et dans leurs âmes... littéralement stigmatisées, mais, plus effrayant encore pour un enfant et un adolescent, n'ont pas bénéficié de l'amour divin, ont supposément été haïes par Dieu du fait de leur « vice ». Là, par une intéressante inversion, c'est avant tout une Bernadette lesbienne qui est adorée et choisie, entre toutes les femmes.

3.2. Las razones de Jo et Cuentos y fábulas de Lola Van Guardia

À propos de *Las razones de Jo*, Isabel Franc a répondu à la question «¿Cómo surge la idea?» ainsi : «De la forma más tonta. Aparece la versión completa de *Mujercitas* en Lumen, Jo vuelve a nuestras vidas y con ella la pregunta ¿Por qué nos traicionó?» (articulosconsalsa. 2006)

Ce qu'il faut comprendre de la manière suivante : la réactivation d'une cruelle déception d'enfance à l'occasion de la réédition en un seul et même volume, avec une nouvelle traduction et sans purges ou « réécritures » partielles, des célèbres romans de l'Étatsunienne Louisa May Alcott, *Mujercitas* et *Nuevas mujercitas* – livres de chevet et véritables objets de vénération pour des générations et des générations de petites filles et d'adolescentes à travers le monde (un rapide tour sur internet suffira à montrer, outre un nombre impressionnant d'occurrences [près de 46 000 rien que pour l'association Louisa May Alcott *Mujercitas*], un engouement encore vivace, avec blogs, sites et pages spéciales de

fans...). Cruelle déception, en effet, de ces futures lesbiennes qui, dans le secret de leurs premières lectures, s'étaient aventurées à voir derrière le personnage de Jo, prototype du « garçon manqué », puis de la jeune femme libérée, d'une part la possibilité, enfin, de l'identification dans une héroïne (n'est-elle pas la protagoniste de toute cette histoire ?) qui leur paraissait leur ressembler et avoir le même genre d'aspirations qu'elles, dans un univers « référentiel » qui n'offrait – continue d'offrir, peut-être d'ailleurs de plus en plus étroitement ces dernières années, où la genrisation des modèles et accessoires présentés aux mineurs frôle la dictature, plus encore que la simple injonction... –, que des personnages de « vraies » filles, d'autre part l'espoir d'une autre « existence » que celle de l'absolu « épouse et mère », sans autre issue... quand, renonçant à l'écriture, à son indépendance et tout simplement à elle-même, Jo, qui avait pourtant juré ses grands dieux qu'elle ne se marierait jamais pour rester libre et maîtresse d'elle-même, était finalement rentrée dans le rang en devenant la femme d'un homme, auquel elle avait lié son destin et en devenant la mère d'enfants, auxquels elle avait sacrifié ses projets, etc. Jo March a en somme doublement trahi celles qui se considéraient comme « les siennes », ses filles, ses héritières et ses adeptes, et qui en avaient fait leur icône préférée.

Isabel Franc se présentant par conséquent en lectrice flouée et « pleine de ressentiment », en somme dans la position que décrivait la définition du terme « vengeance » sur laquelle nous nous sommes appuyés jusque-là, à savoir celle de cette personne « offensée », « outragée » et « lésée » par un « offenseur » contre qui, par un juste retour des choses, il est justifié de mettre sur pied une « action » pour chercher à lui « infliger » la sanction qu'il mérite.

Ce qui est effectivement très fructueux dans cette « trahison », c'est qu'elle soit interprétée d'abord par Isabel Franc comme une lourde et sottise incohérence narrative, argumentative et discursive de l'auteure elle-même ; Louisa May Alcott se voyant en quelque sorte placée sur le banc des accusés, clouée au pilori dans le rôle de « l'offenseur » à punir, au grand soulagement de ses lectrices dédommagées... de ses lectrices et, plus étonnant encore, de son propre personnage. Or comment sera-t-elle punie ? En se voyant infliger la pire vengeance possible (sa violence est certainement proportionnelle au temps que son accomplissement aura pris), en effet, à travers la privation pure et simple de sa légitime auctorialité sur le texte et de sa « maternité » sur son héroïne ? Isabel Franc lectrice en colère devient Isabel Franc justicière en tant qu'auteure de la véritable histoire des filles March, plus encore, en créatrice du statut de superhéroïne iconique d'une héroïne qui avait malencontreusement chu au rang de banal personnage ; *Las razones de Jo* étant présenté comme l'indispensable revers derrière les invraisemblables et mièvres billevesées de l'auteure étasunienne. Ce qui constitue un très audacieux rapt littéraire, dans la mesure où il ne s'agit pas uniquement de compenser la simple frustration qu'une saga s'achève en proposant pour son propre compte une suite ou même un *prequel*..., mais, en un acte il est vrai savamment et savoureusement vindicatif, littéralement jubilatoire, voire

franchement sadique, de mettre dans une distance suspecte et grotesque le texte souche et celle qui en est à l'origine, en faisant de surcroît prendre en charge une telle vindicte en place publique par sa propre créature, à savoir Jo March. Non contente de la hisser au rang de narratrice (en s'appuyant sur la mention, dans *Mujercitas* / *Les Quatre filles du docteur March*, du journal intime de la jeune femme, Isabel Franc a relevé le gant en considérant que ledit journal existait bel et bien et, suivant un artifice littéraire éprouvé, en affirmant s'en être tenue à le reproduire *in extenso* dans *Las razones de Jo*), avec l'intéressant détronement du narrateur omniscient de la série originale, elle lui permet en outre de signer ce préambule, sous forme d'aimable, mais clair reniement :

Queridas lectoras:

Esta carta y las páginas que le siguen quieren ser un gesto de apoyo a mi creadora, Louisa May Alcott, quien, tras la publicación de *Mujercitas*, tuvo que vérselas con un tropel de enfurecidas damiselas preguntando por qué había decidido casar a las más rebelde de sus heroínas.

Sepan, aunque les resulte difícil de creer, que las protagonistas de una novela no siempre siguen el dictado de sus creadoras. Fui yo quien, finalmente, decidí dibujar mi destino haciendo oídos sordos a las objeciones de May Alcott. Razones había para tanto disparate, y si tienen la amabilidad de seguirme, las conocerán.

(Franc, 2010, p. 11)

Où Isabel Franc s'affiche d'entrée de jeu en porte-étendard dudit «tropel de damiselas enfurecidas».

Et en l'occurrence, la vengeance n'épargnera rien à Louisa May Alcott et à ses adeptes puisque, outre désenchanter l'idyllique histoire des modéliques March, Isabel Franc « reprendra » et redessinera point par point le personnage de Jo.

Pour être synthétique :

— Non, Jo n'était pas asexuée. Elle était même l'image par excellence de ce que l'on appellerait aujourd'hui une *tomboy* ; celle qui, après le départ de son père pour la guerre, se plaît à se considérer elle-même comme «*la hombre de la casa* » (*Ibidem*, p. 15).

— Non, Jo n'a pas été cette fillette et cette adolescente déssexualisée tandis que les émois de ses sœurs à l'égard de leurs compagnons de jeux masculins sont décrits avec force détails, de même que leurs amours naissantes ; pour preuve : les délicieux plaisirs de la masturbation auxquels elle se livrait sans le moindre état d'âme, y compris quand cela avait lieu lors de ses séances de lecture à sa vieille tante.

— Non, Jo n'a pas renoncé à ses idées concernant sa nécessaire indépendance en tant que fille. Au contraire, elle en fait l'une de ses suffragettes activistes qui, dans des associations et des mouvements, théorisèrent et défendirent avec vigueur les droits des femmes dans les

États-Unis du XIXe siècle, avec ce slogan : «[...] no quería ser propiedad de un hombre.» (*Ibidem*, p. 117).

— Non, Jo n'était pas hétérosexuelle... ayant attendu tardivement, jusqu'à son mariage, pour avoir une sexualité. Jo était homosexuelle, désirait férocement le corps d'une femme : «Amaba a Chris [Christine]. Deseaba acariciarla, besarla, fundirme con ella en un abrazo.» (*Ibidem*, p. 162) et fut très concrètement possédée par elle.

— Non, Jo n'a pas renoncé à son lesbianisme en se mariant ; car pour Isabel Franc, la vengeance n'en est que plus belle et agréable d'être « crédible »... Il ne s'agit pas d'une variation sur un même thème – il s'agit au contraire de calquer au plus près l'histoire initiale pour que la mystification fonctionne. Ainsi, sa Jo ne sera pas soustraite au projet prévu par Louisa May Alcott, à savoir le mariage et la maternité, mais avec cette précision que c'est elle qui en est à l'initiative : elle n'aura pas subi, elle aura elle-même été trouver le vieux Professeur Baer pour lui proposer une union de façade, afin de pouvoir couler des jours heureux avec la femme qu'elle aime.

La vengeance d'Isabel Franc tient non seulement à ce qu'elle s'est donnée / a donné à ses lectrices la satisfaction d'une totale inversion des paramètres narratifs et, en effet, de rendre son dispositif bien plus convaincant que celui de son modèle, donc autrement plus acceptable.

Pour *Cuentos y fábulas de Lola Van Guardia*, l'idée et le principe sont les mêmes : il s'agit de réinvestir, de renverser et de récupérer à son compte, plus exactement au compte du lesbianisme, toutes ces figures héroïques des contes de fées de l'enfance en les soustrayant à l'hétérosexualité normative et en les « livrant » à l'homosexualité triomphante, avec l'emblématique «cuento de la princesa frígida», qui retrouve la joie de vivre seulement quand, après qu'on a en vain essayé de la rendre sensible aux charmes masculins, elle est séduite par une femme... et qui emporte la joute argumentative avec son père, le Roi, quand il lui oppose l'impossibilité du mariage et de l'enfantement pour les couples de même sexe ; l'histoire se terminant bien, comme de juste :

Y así fue como aquel reino, lejano y pequeño, se dio paso al libre retozar de las parejas al margen de su sexo, gozando de idénticos derechos todas aquellas uniones establecidas libremente sobre los sólidos e indestructibles cimientos del verdadero amor.

(Franc, 2008: p. 30.)

4. Le « vagin » sauvage de Lola Van Guardia

Plus rapide sera cette partie dans la mesure où bien moins furieuse est incontestablement la vengeance réclamée et orchestrée par Lola Van Guardia, cette instance narrative guidée par l'allégresse, la sauvagerie et le refus de quelque barrière que soit, effectivement sans la moindre retenue et pudeur, sans le moindre respect pour qui que ce soit (par exemple quand, dans *Plumas de doble filo*, la narratrice s'amuse à évoquer l'homosexualité d'une joueuse de tennis, qu'elle baptise Marta

Comínez... éventant le secret de polichinelle du lesbianisme de la célèbre Conchita Martínez, dont elle fait par ailleurs une idiote) ou quoi que ce soit (par exemple quand elle place deux de ses protagonistes dans une église, en plein milieu de la messe, leur fait trouver refuge dans un confessionnal pour satisfaire leur passion... Va encore plus loin en plaçant dans la séquence le personnage d'une nonne qui les découvre au-delà du petit rideau, se réjouit du spectacle qu'elle a sous les yeux et se joint au couple, pour participer à ses ébats), évoluant finalement sur le sentier de la guerre moins à titre personnel qu'à titre collectif... dans une posture, un territoire et un discours qui recherchent il est vrai d'abord une saine réjouissance, une curative malice et, au bout du compte, la cathartique satisfaction qu'il y a à recréer de toutes pièces une réalité adverse sur la base de cette sorte de fantasme qui fait les utopies : « Et si le monde était tel qu'on le souhaitait... et non tel qu'il est ? » Si cela tient pour beaucoup du jeu, il n'y en a pas moins un vrai projet social, avec une profonde remise en cause de l'ordre « naturel » des choses gouvernées par le prisme de l'hétérosexualité dominante.

Quelques exemples.

Et si la société n'était pas régie par la logique oppressive que suppose l'usage du masculin générique, mais par la révolutionnaire remise en cause libératrice que suppose la systématique application du féminin générique (dans l'ensemble de la tétralogie) – qui n'implique pas que tous les personnages soient des femmes, loin de là ; ce serait évidemment trop simple de lire Lola Van Guardia comme prônant le séparatisme... surtout, cela ôterait de la portée transgressive à son propos ? Là, il y a en effet moins vengeance, dans la mesure où il ne s'agit ni d'exclure, ni de punir les hommes, qu'un pied de nez insolent, sous forme d'interrogation sérieuse, avec bien des implications quand on en tire toutes les conséquences : si le masculin générique renvoie effectivement au neutre, pourquoi cela ne fonctionnerait-il pas avec un féminin générique ? Pourquoi les hommes devraient-ils se sentir assimiler à des femmes parce qu'on les dirait dans le féminin neutre ?

Et si l'homosexualité était la norme (avec un personnel du roman où les protagonistes sont toutes des lesbiennes), tandis que l'hétérosexualité serait rangée, vue, interprétée et jugée depuis la catégorie de l'anormalité... où le secret honteux que l'on cache à ses parents et à ses proches, jusqu'à la phase libératrice du *coming-out* serait précisément d'aimer les hommes ? Hypothèse qui fait la matière de l'un des fils narratifs de *Con pedigree*, où Karina, jeune tenancière de boîte de nuit réservée aux gays et aux lesbiennes, a non seulement été mise au ban de sa famille homoparentale pour pratique « contrenature » avec un garçon alors qu'elle était encore adolescente, mais doit vivre dans la peur d'être *outée* sur son lieu de travail. Là encore, il s'agit moins de se venger que de tirer victoire d'avoir pour soi la logique en soulignant l'ineptie et la cruauté qu'il y a à pratiquer l'exclusion de l'autre sur la base de ses préférences sexuelles.

Et si, suivant la formule almodovarienne «Las mujeres somos todas un poco bolleras» (*Todo sobre mi madre*), même les bastions les plus

imprenables, par exemple ces splendides hétérosexuelles inatteignables derrière leur autoportrait « d'hétéro pures et dures » et derrière la barrière des désirs masculins étaient finalement pris et convertis à la « religion » d'un heureux lesbianisme ? C'est la flamboyante Tea de Santos, l'emblème de la femme hétérosexuelle sophistiquée et qui s'étend sur son goût débridé pour la «polla» qui assume ce rôle..., finalement livrée corps et âme à tous les plaisirs sensuels avec une femme ? Vengeance certes d'avoir emporté la partie, mais aussi invitation à s'interroger plus largement sur le désir, par-delà les normes, constructions et injonctions. Car c'est avant tout ainsi qu'il faut interpréter cette déclaration finale de Tea de Santos : «[...] confieso que, siendo como soy hétero y muy hétero, no hay en la tierra varón (y he catado a unos cuantos) capaz de hacerme gozar tanto como la mujer con la que comparto mi vida... » (Franc, 1999: 254).

Et si les lesbiennes n'étaient plus invisibles dans le panorama sociopolitique, mais y occupaient le haut du pavé et y jouaient un rôle de premier plan, avec des superhéroïnes journalistes pour Tea de Santos et Matilde Miranda ; des superhéroïnes politiciennes pour la députée Laura Mayo, de la coalition Arcoiris ; des superhéroïnes de la police pour l'inspectrice García et la *mossa de escuadra* Murals, etc. ? Qu'on se rassure, il ne s'agit pas de brandir l'épouvantail du lobby lesbien... en agitant le spectre de favoritisme intracommunautaire, au détriment de l'extérieur, mais, bien plus simplement, de rappeler l'évidence que les lesbiennes sont partout, tout le monde et y agissent partout, comme tout le monde.

Et si les homophobes, hétérosexuelles ou homosexuels d'ailleurs, entraient dans la catégorie peu enviable des antihéros, de ces méchants de l'histoire dont on attend qu'ils soient justement punis ? Par exemple la très conservatrice et hypocrite Beatriz Panceta, ministre des «Relaciones familiares», avec son liberticide et très réactionnaire projet de «Ley de familias ejemplares» que l'on verra démasquée et ridiculisée à la télévision, devant l'Espagne tout entière... avant de devoir démissionner ?

5. Conclusion

Aussi fielleuse ou aussi « amusée » et délirante soit-elle, la vengeance telle que la prévoit et la donne à lire Isabel Franc / Lola Van Guardia grâce aux habiletés de sa plume n'est cependant guère « dangereuse » pour l'ordre établi, tout juste compensatoire dans l'entre-soi (ce qui – ne soyons pas injustes et ingrates –, est déjà un grand pas quand elle commence à publier, au début des années 1990, c'est-à-dire dans un presque désert littéraire pour ce qui concerne les lesbiennes) ; car réjouissante ou même jouissive dans son absence totale de respect de la morale et des convenances qui ne manque aucune des cibles les plus sacrées de ses adversaires, elle n'en demeure pas terriblement normative dans ses représentations de la féminité et, plus encore, dans des mises en scène de ses héroïnes et superhéroïnes lesbiennes qui entérinent l'existence de bien des frontières et exclusion sociale, à

commencer par celle de l'argent et du pouvoir... Quelle victoire est-ce si la seule conquête est de placer d'autres dominants sur les mêmes trônes et de leur donner à admirer et à rechercher les mêmes idoles qui placent certains en haut et d'autres en bas ? Quel intérêt si la vengeance n'embrasse pas la question des exclusions et des inégalités dans sa globalité ? Au-delà de l'approche théorique, notamment à travers les outils proposés par les *queer studies*, qui permettraient certainement de tracer des frontières dans les territoires arpentés par Franc, et d'y quadriller des espaces de luttes ou de renoncements face aux multiples pouvoirs et tyrannies qui s'exercent dans les sphères sociales et politiques, il nous semble que l'on peut, pour l'heure, s'en tenir à constater, dans une volontaire neutralité, que comme nombre d'écrivains, même parmi les plus talentueux, elle est fortement réductible à son appartenance générationnelle, qui lui fait envisager la question du lesbianisme sous un prisme qui relève davantage du féminisme des années 1970 et 1980 que, par exemple, sous celui de la question du genre... de notre point de vue autrement plus frondeur et déstabilisant. À l'évidence, chez elle, il n'y a pas de trouble dans le genre et on peut même se demander si elle n'y verrait pas une contradiction avec ses étendards et amulettes lesbiens.

Références bibliographiques

- ANONYME. *articulosconsalsa*, «Entrevista con Isabel Franc Alias Lola Van Guardia / Isabel franc desvela por fin las razones de jo» (2006): <http://articulosconsalsa.blogspot.fr/2006/07/entrevista-con-isabel-franc-alias-lola.html>. Date de consultation : 09/01/2014.
- BIGORRA, David. «Isabel Franc nos habla de Lola Vanguardia» (2004), GayBarcelona.net: <http://www.gaybarcelona.net/personajes/isabelfranc.htm>. Date de consultation : 09/01/2014.
- ENSLER, Eve. *Monologues du vagin* (Paris : Balland, 1999).
- FRANC, Isabel. *Entre todas las mujeres* (Barcelona: Tusquets, 1992).
- FRANC, Isabel. *Con pedigree*, (Barcelona: Egales, 1997).
- FRANC, Isabel. *Plumas de doble filo* (Barcelona: Egales, 1999).
- FRANC, Isabel. *La masión de las tribadas* (Barcelona: Barcelona, Egales, 2002).
- FRANC, Isabel. *No me llames cariño* (Barcelona: Egales, 2004).
- FRANC, Isabel. *Las razones de Jo* (Barcelona: Lumen, 2006).
- FRANC, Isabel. *Cuentos y fábulas de Lola Van Guardia* (Barcelona: Egales, 2008).
- FRANC, Isabel. *Elogio del Happy End*, (Barcelona: Egales, 2012).
- FRANC, Isabel & Susanna MARTÍN, *Alicia en un mundo real* (Barcelona: Editorial Norma, 2013).

FRANC, Isabel & Susanna MARTÍN, *Sansamba* (Barcelona: Editorial Norma, 2014).

MCCOY, Christina I. & Joseph M. PIERCE, «Entrevista a Isabel Franc», *Pterodáctilo, Revista de arte, literatura, lingüística y cultura* 7 (Fall 2007), Austin, Texas, USA, Department of Spanish and Portuguese, The University of Texas: <http://pterodactilo.com/numero7/?p=1446>. Date de consultation : 09/01/2014.

PRECIADO, Beatriz. *Manifiesto contra-sexual* (Madrid: Editorial Opera Prima, 2002).

PRECIADO, Beatriz. *Pornotopia* (Barcelona: Anagrama, 2010).

TORRES, Diana J. *Pornoterrorismo* (Nafarroa: Txalaparta, 2011).